

Patrick Boucheron

Les neurosciences ont-elles quelque chose à nous apprendre sur le réel?

Intervenir dans ce débat en tant qu'historien, c'est nécessairement se retrouver en porte-à-faux. D'abord, parce que l'histoire, en tant qu'elle est (comme la médecine d'ailleurs) un savoir du singulier, se définit comme une science judiciaire. De la réalité passée — qui est le garant de la véracité de son discours — elle ne dispose plus que de traces, et c'est en rassemblant ces traces qu'elle peut remonter aux contextes historiques

qui les ont vues naître. D'où la définition donnée par Paul Veyne de l'opération historique : le récit vrai qui consiste à ordonner des traces laissées par des intrigues. Un récit, rien qu'un récit : si l'histoire n'est pas de la littérature, elle ne dispose d'aucun autre moyen que littéraire pour en convaincre ses lecteurs.

Mais cette réalité passée que traque l'historien, est-ce le réel ? Par définition, le passé n'existe plus : il n'a donc pas de réalité. Pour se rassurer, l'historien use fréquemment de la métaphore archéologique : il exhumerait des objets de savoir de la documentation (qu'elle soit écrite, orale ou figurée) de la même manière que le fouilleur extrait des objets tout court des archives du sol. Là encore, la métaphore est trompeuse. D'abord, parce qu'en arrachant un objet de son niveau archéologique de sédimentation, on ne met pas à jour un bout de passé. L'objet se voit toujours au présent : il se présente à nous tel que le temps l'a transformé. Ensuite, parce que l'historien n'a, contrairement à l'archéologue, rien de tangible, de concret, de matériel à se mettre sous la dent. Son matériau n'est pas le passé, mais la mémoire — c'est-à-dire, comme la définit le philosophe et historien de l'art Georges Didi-Hubermann, le temps décanté de son exactitude.

Dès lors tombent les premières illusions. On peut les appeler positivistes, à condition de rappeler que l'école méthodique a fixé, je dirais presque une fois pour toute, les règles du métier d'historien en même temps que celui-ci se professionnalisait à la fin du XIX^e siècle. Peu d'historiens aujourd'hui se réclament explicitement du positivisme, du moins du point de vue de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes, mais aucun ne s'affranchit des règles élémentaires de critique positive des sources — sauf, précisément, à refuser le régime de vérité propre à l'histoire qui n'est, faut-il le rappeler, qu'une des mises en présences du passé. Mais il est certain que si l'historien défend toujours — et, de mon point de vue, avec raison — les mêmes pratiques, il est comme l'incrédule de Pascal : il continue à faire les gestes car il est en train de perdre la foi.

La foi en quoi ? Précisément dans le fait que les traces archivistiques sont des fenêtres ouvertes sur la réalité historique, et qu'il suffirait d'ouvrir en grand ces fenêtres — en fouillant les archives, en éditant des sources — pour que la lumière de ce réel brutalement révélée nous éclabousse. C'est une croyance sociale, régulièrement ravivée : voyez comment on fait croire régulièrement que l'ouverture des archives (de la police pendant la guerre d'Algérie, de l'ex-Union soviétique après la chute du Mur, du Vatican en toutes occasions) va produire son lot de « révélations ». Et écoutez même ce mot faussement banal de « sources » : il donne l'illusion qu'on va aux archives comme au puits, que le réel, justement, y coule de source. Or, l'on sait bien aujourd'hui que les archives ne sont pas pour les historiens des aubaines, mais en soi des objets d'histoire.

Cette mise en doute des certitudes anciennes a pu alimenter ce que Carlo Ginzburg a appelé, pour la dénoncer, « l'attaque sceptique » — en la mettant en rapport avec la

théorie postmoderne des narrativistes américains, ramenant le réel historique à un effet de discours. Philosophiquement, le textualisme radical qui consiste à dénier à l'histoire la capacité d'atteindre autre chose que des constructions discursives et lui refuse l'accès à toute forme de réalité sociale, est très faible, sous ses atours de pensée forte. Car l'on sait bien aujourd'hui que définir la nature rhétorique du discours historique n'empêche en rien, théoriquement, de le fonder comme discours de vérité. Surtout, ce relativisme est méthodologiquement inopérant : il ne permet aucun gain sensible de connaissances. On pourrait également ajouter qu'il est politiquement dangereux, car l'on mesure le péril civique qu'il y a à dénier toute réalité tangible aux faits historiques.

Entre positivisme naïf et relativisme impuissant mais pernicieux, le sens pratique des historiens se fraye aujourd'hui un chemin, avec plus d'aisance et de netteté que leurs embarras théoriques le laisseraient entendre. À quel réel prétendent-ils atteindre par leur travail sur les traces documentaires ? Certainement pas au « passé tel qu'il fut » des certitudes tenaces de l'historicisme triomphant. On peine à qualifier ce réel incertain, impur, imparfait. Ne faut-il pas, dans ce cas, renoncer à la référence naturaliste si fondamentalement inadéquate dès lors qu'on prétend parler des sciences historiques, ou de toute science humaine en tant qu'elle est inévitablement travaillée aujourd'hui par l'historicisation ?

Les historiens anciens — ceux, par exemple, de ce Moyen Âge que je fais personnellement profession d'étudier — avaient des ambitions et des espérances à la fois bien plus modestes et bien plus élevées. Car avec leur science des faits et des relations de causalité, ce n'était pas à la réalité qu'ils prétendaient accéder, mais à la vérité. Sans doute est-ce le dernier défi que Michel Foucault lance aux historiens : auront-ils, eux aussi, le « courage de la vérité » ?